Zeitschrift: Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques

Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie

Band: 21 (1888)

Artikel: Philosophie et religion : à propos de "La philosophie et la religion" de M. Ernest Naville

Autor: Frommel, Gaston / Naville, Ernest

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-379421

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

PHILOSOPHIE ET RELIGION

A propos de « La philosophie et la religion[1] »
de M. Ernest Naville.

La *Bibliothèque du chercheur* vient de s'enrichir d'un ouvrage fort intéressant[2]. Il traite des rapports et des différences qui unissent ou séparent la religion et la philosophie. Question actuelle s'il en fut et dont l'importance ne saurait échapper à ceux, de plus en plus nombreux aujourd'hui, qui pensent et qui cherchent.

M. Ernest Naville a bien voulu condenser en quelques pages d'un style précis, sobre, un peu sec comme il convient au style d'un philosophe, le résultat de ses recherches et de ses méditations. Par la simplicité avec laquelle il traite son sujet, il réussit à le rendre accessible à toute intelligence ouverte aux curiosités des choses de l'esprit, à tout cœur sincère, désireux d'approfondir une question des plus complexe et souvent des plus troublante pour la foi du fidèle.

La réputation de M. Ernest Naville n'est plus à faire dans notre public. Il est inutile de recommander son volume ; personne ne le lira sans profit. Bien peu désapprouveront ses conclusions, à savoir que « la philosophie comme recherche de l'unité est hostile au polythéisme, » que « la religion comme manifestation de la liberté est hostile au fatalisme, » et que, si « la philosophie est la part de la raison dans la recherche de Dieu, » l'harmonie doit être possible entre le spiritualisme

[1] Lausanne, Arthur Imer éditeur.

[2] Ces lignes étaient écrites en octobre 1887.

philosophique et la foi monothéiste; harmonie qui ne va pas pourtant jusqu'à l'identité, puisque la philosophie répond à la question : que dois-je penser pour trouver la paix de mon intelligence? et la religion : que dois-je faire pour être sauvé?

Cependant l'auteur va plus loin, et c'est ici que commencent pour nous des doutes sérieux. « Il y a, dit-il, *pleine harmonie*[1] entre la foi chrétienne et le spiritualisme, et la valeur philosophique du spiritualisme confirme la foi des chrétiens. »

Que le christianisme présuppose une conception spiritualiste de l'univers et que celle-ci, venant à être établie en un corps de doctrine par un travail de la raison, puisse, après coup et en une certaine mesure, confirmer la foi chrétienne, cela est indéniable; l'histoire est là pour le prouver. Mais l'affirmation d'une harmonie parfaite entre l'un et l'autre des deux termes en présence nous paraît moins scientifiquement certaine et sujette à de graves objections. Nous désirons exposer ici brièvement les deux principales.

* * *

Citons pour commencer un passage des plus significatif du livre qui nous occupe. Il nous conduira au cœur même de la question et nous fera voir de quelle manière M. Naville conçoit la genèse du spiritualisme, au sens un peu spécial où il entend ce mot :

« Prenons dans le dogme les réponses qu'il renferme aux questions éternelles de la pensée : l'origine des choses, leur destination, la nature de l'homme, son rapport avec Dieu; traduisons en philosophie, non le travail des théologiens, mais la simplicité de l'Evangile tel qu'il se montre dans les documents primitifs, ou tel encore qu'il se manifeste dans la vie des croyants; nous dégagerons ainsi de tous les détails les éléments du christianisme universel, de ce christianisme dont les discussions théologiques et confessionnelles voilent l'unité, unité que l'histoire générale des philosophies et des religions remet en lumière. — Considérons les affirmations auxquelles nous serons

[1] C'est nous qui soulignons.

parvenus comme des hypothèses proposées à la science ; traitons ces affirmations par la méthode scientifique ; déduisons-en les conséquences et comparons ces conséquences avec les faits à expliquer. Si les faits sont mieux expliqués par les théories auxquelles nous serons parvenus que par aucune autre, nous aurons acquis le droit de déclarer, *sans être sortis du domaine de la science pure*[1], que la philosophie chrétienne est la meilleure des philosophies. Ce ne sera pas là une affirmation de foi ; nous n'aurons pas le droit d'en tirer aucune conclusion immédiate sur l'origine divine et surnaturelle de la doctrine examinée ; nous aurons seulement le droit de conclure que cette doctrine est celle qui explique le mieux la réalité. Or la doctrine ainsi extraite du dogme est le spiritualisme proprement dit; le terme spiritualisme indique son contenu ; la désignation de philosophie chrétienne rappelle son origine historique. C'est dans ces conditions que doit se poser et s'étudier la question de l'accord de la philosophie et de la religion. »

Au premier abord ce raisonnement n'a rien que de plausible. Il ne fait autre chose que d'appliquer à un objet particulier la méthode générale propre à la science et à la philosophie. Aussi ne sera-ce ni le savant, ni le philosophe qui auront à s'en plaindre, mais bien plutôt le croyant.

Voici, j'imagine, le langage qu'il pourrait tenir en cette occasion : « De quel droit, vous philosophe, prenez-vous ma vie chrétienne pour objet de votre étude? Ne savez-vous pas qu'elle est « cachée avec Christ en Dieu, » et qu'elle échappe par là même aux prises de vos investigations? Elle a commencé par un miracle, elle subsiste par un miracle, elle expérimente des réalités qui sont inconnues à l'homme naturel et qui contredisent à son expérience. Je suis en Christ « une nouvelle créature » à jamais incompréhensible au sens et à la raison. Je suis sur un terrain, vous êtes sur un autre ; entre deux il y a un abîme que l'intelligence ne peut franchir sans renier le principe même de son être : la loi de causalité. De vous à moi, une cause nouvelle, inaccessible aux catégories de votre entendement, est intervenue qui a brisé la chaîne des causes terrestres et m'a

[1] C'est nous qui soulignons.

conféré « la glorieuse liberté des enfants de Dieu » dont parle l'apôtre. Les manifestations de ma vie, appréciées au prisme d'une certitude étrangère à son essence, ne sauraient donner que des résultats imparfaits ou fautifs. Ceux-là seuls qui sont ce que je suis, savent ce que je suis et pourraient en parler. Mais en le faisant, ils transformeraient du même coup votre philosophhie en une dogmatique, c'est-à-dire en une science qui, cessant de se fonder sur l'expérience universelle de l'humanité, perd sa valeur probante générale et ne la conserve que pour le petit nombre de ceux qui partagent avec moi des prémisses communes. »

Et le croyant, parlant ainsi, aurait sans doute raison.

Il faut accorder que la philosophie étant ce qu'elle est, ne peut s'approcher du dogme et de la vie chrétienne pour les analyser qu'en les traitant au point de vue qui lui est propre, c'est-à-dire comme des phénomènes naturels placés sur la ligne continue de l'évolution humanitaire. Or, le christianisme se refusera toujours à être interprété de la sorte. Il prétend être une création nouvelle, un commencement nouveau au sein de l'histoire et dont les origines remontent jusqu'aux jours de l'incarnation du Verbe.

C'est en Christ qu'ont été posés les fondements d'une humanité nouvelle qui, sous le nom d'Eglise, s'est perpétuée jusqu'à l'heure présente comme l'assemblée de ceux qui sont « nés de nouveau, » ayant été « créés en Jésus-Christ » pour parvenir un jour à sa « stature parfaite. » L'humanité croyante et l'humanité naturelle ne se trouvent pas sur le même plan ; elles n'ont pas la même origine ; elles n'expérimentent pas les mêmes réalités ; elles ne s'avancent pas dans la même direction ; elles ne courent pas vers le même but. Il est entre elles une distance que la simple logique ne saurait franchir ; il y faut un fait moral à jamais réfractaire aux opérations intellectuelles.

L'éminent auteur de *la Logique de l'hypothèse* objectera peut-être que nous ne lui apprenons rien et que nous le comprenons mal. Pas plus que nous, il ne pense que la philosophie puisse « accorder son entrée au dogme comme tel, » mais que

« la vraie méthode donne entrée au contenu du dogme envisagé comme simple hypothèse » et que, « si l'hypothèse est justifiée, le rapport des deux domaines est établi. »

Nous reconnaissons avec lui que l'hypothèse, après l'expérience et le raisonnement, joue un rôle considérable dans l'élaboration philosophique et qu'elle est un instrument des plus nécessaire et des plus utile pour la marche de la pensée et le progrès des sciences. Seulement nous sommes enclins à contester la légitimité de l'hypothèse elle-même dans le cas particulier. Permise quand elle part d'expériences similaires ou de présuppositions concordantes, l'hypothèse se justifie-t-elle encore lorsqu'il y a entre elle et la base qui la porte une solution de continuité? En d'autres termes, la philosophie, reposant sur l'application rigoureuse du principe de causalité, a-t-elle le droit d'admettre, fût-ce un seul instant, sans se renier elle-même, l'hypothèse du miracle?

Telle est la question qui se pose. Elle nous semble se résoudre par la négative. Car il en faut convenir, l'idée saillante de la révélation, l'idée sur laquelle elle repose toute entière est celle du miracle. Or, le miracle, brisant la suite naturelle des causes, répugne à la pensée qui ne subsiste que par leur enchaînement. Il faut, pour admettre le miracle, des raisons que la raison n'a pas et que la philosophie n'est point autorisée à prendre en considération.

Tout à l'heure c'était le croyant qui réclamait ; maintenant et après réflexion c'est le philosophe lui-même qui se récuse.

Est-ce à dire que la cause du spiritualisme en philosophie soit mise en question? Aucunement. Mais il faut que ceux qui la défendent prennent garde de ne pas usurper sur un domaine qui ne leur appartient pas, et qu'ils soient attentifs à maintenir dans l'idée la distinction qui existe dans le fait entre l'ordre de la création et celui de la rédemption.

Aucune philosophie ne produit la vérité ; elle la dégage simplement et la développe en un système d'autant plus parfait que chacune de ses parties, répondant à toutes les autres, correspond plus exactement à la réalité des choses. Elle analyse ce qu'elle possède : l'ensemble des faits dont la certitude est

acquise par l'expérience générale. Ces faits ne sauraient être ceux du dogme ou de la vie chrétienne dont l'évidence n'existe que pour les personnes qui ont consenti à en tenter l'expérience, mais ceux universels qu'expérimente l'humanité toute entière et que tout homme peut contrôler. A ce titre, le fait de la morale et de la religion naturelle sera le premier et le plus considérable de ceux dont le spiritualisme philosophique devra se réclamer. La conscience, la responsabilité, l'obligation et le devoir, les idées de faute et de rémunération, celles de justice et de droit, les aspirations éternelles de l'âme, la soif de bonheur et de perfection, le besoin de gloire et d'immortalité, le pressentiment des choses avenir, voilà certes des réalités qui en valent d'autres en leur genre et dont une interprétation loyale mènerait aussi sûrement la science au spiritualisme, que leur vague appréhension mène à la croyance monothéiste qui est la religion des multitudes.

Dans les limites que nous venons de tracer, la tentative de M. Ernest Naville reprend toute sa valeur et ses conclusions toute leur justesse. On peut alors sans danger reconnaître la haute signification de ce que dit Tertullien quand il parle de l'âme « naturellement chrétienne, » et relever l'influence que doit avoir sur ce point la prédication évangélique, qui, vivifiant les germes obscurs de la vie religieuse et morale de la société, en affermit les certitudes. Car il se forme autour de chaque croyant et de chaque groupe de croyants une atmosphère spirituelle qui pénètre insensiblement les masses et leur donne des convictions, sinon chrétiennes, du moins apparentées au christianisme et auxquelles il ne manque pour le devenir tout à fait que le phénomène appelé régénération par les théologiens et qui n'est en fait, d'après l'Evangile, que la position miraculeuse d'un être nouveau au sein de l'individualité naturelle.

* * *

Qu'on ne se méprenne pas sur nos intentions. Elles ne sont point de soulever une polémique stérile, mais de prévenir une erreur qui nous paraît d'autant plus grave qu'elle vient de

plus haut lieu : celle de la possibilité d'une philosophie chrétienne.

Depuis les premiers siècles, elle fut constamment la tentation de l'Eglise et la source de ses plus longs errements. Elle enfanta la scolastique du moyen âge et elle nourrit encore en secret les scolastiques modernes. Pourquoi ne l'avouerions-nous pas? Nous-même, nous l'avons rêvée longtemps cette philosophie chrétienne et nous n'en avons désespéré qu'après avoir compris ce que veulent être à la fois la philosophie et le christianisme. Notre déception fut assez douloureuse pour nous interdire maintenant toute discussion que nous ne croirions pas d'un intérêt majeur.

Nous ne sommes donc pas un de ces croyants fanatiques qui méconnaissent la valeur de la pensée et s'irritent dès qu'ils la rencontrent sur le chemin de la foi ; moins encore pensons-nous être un philosophe intransigeant. Nous estimons que la foi et la pensée sont faites pour s'éclairer l'une par l'autre ; mais nous croyons que l'accord entre le monde moderne et le christianisme ne saurait avoir lieu sur la voie que M. Ernest Naville voudrait ouvrir. Cet accord, intellectuellement impossible, ne s'accomplit que dans la pratique, par le changement des cœurs. Le témoignage d'une Eglise de plus en plus consciente de son autonomie, de son caractère distinctif au milieu du monde, et du miracle perpétuel qui la fonde en est le seul moyen efficace.

Ce n'est point en confondant les termes d'un problème qu'on arrive à le résoudre ; il faut, au contraire, les séparer d'abord en des quantités nettement déterminées.

Cette séparation, dans le problème de la coexistence de l'humanité naturelle et de l'humanité chrétienne, est en voie de s'accomplir sur le terrain politique par la formation d'églises indépendantes de l'Etat ; elle doit se réaliser également sur le terrain scientifique. Car l'Eglise, dont la raison suffisante n'est nulle part ailleurs qu'en elle-même, possède aussi bien son principe de connaissance que le principe de son organisation.

GASTON FROMMEL.